Document 1

Lettre du chef Seattle, en réponse au président Cleveland qui proposait, au nom des Etats-Unis d'Amérique, d'acheter les dernières terres du peuple indien en 1894 :

" Comment peut-on vendre ou acheter le ciel, la chaleur de la terre ? Cela nous semble étrange. Si la fraîcheur de l'air et le murmure de l'eau ne nous appartient pas, comment peut-on les vendre ? "

" Pour mon peuple, il n'y a pas un coin de cette terre qui ne soit sacré. Une aiguille de pin qui scintille, un rivage sablonneux, une brume légère, tout est saint aux yeux et dans la mémoire de ceux de mon peuple. La sève qui monte dans l'arbre porte en elle la mémoire des Peaux-Rouges. Les morts des Blancs oublient leur pays natal quand ils s'en vont dans les étoiles. Nos morts n'oublient jamais cette terre si belle, puisque c'est la mère du Peau-Rouge. Nous faisons partie de la terre et elle fait partie de nous. Les fleurs qui sentent si bon sont nos sœurs, les cerfs, les chevaux, les grands aigles sont nos frères ; les crêtes rocailleuses, l'humidité des Prairies, la chaleur du corps des poneys et l'homme appartiennent à la même famille. Ainsi, quand le grand chef blanc de Washington me fait dire qu'il veut acheter notre terre, il nous demande beaucoup... " (...)

" L'air est précieux pour le Peau-Rouge car toutes les choses respirent de la même manière. La bête, l'arbre, l'homme, tous respirent de la même manière. L'homme blanc ne semble pas faire attention à l'air qui respire. Comme un mourant, il ne reconnaît plus les odeurs. Mais, si nous vous vendons notre terre, vous devez vous rappeler que l'air nous est infiniment précieux et que l'Esprit de l'air est le même dans toutes les choses qui vivent. Le vent qui a donné à notre ancêtre son premier souffle reçoit aussi son dernier regard. Et si nous vendons notre terre, vous devez la garder intacte et sacrée comme un lieu où même l'homme peut aller percevoir le goût du vent et la douceur d'une prairie en fleur... "

" Je suis un sauvage et je ne comprends pas une autre façon de vivre. J'ai vu des milliers de bisons qui pourrissaient dans la prairie, laissés là par l'homme blanc qui les avait tués d'un train qui passait. Je suis un sauvage et je ne comprends pas comment ce cheval de fer qui fume peut-être plus important que le bison que nous ne tuons que pour les besoins de notre vie. Qu'est-ce que l'homme sans les bêtes ? Si toutes les bêtes avaient disparu, l'homme mourrait complètement solitaire, car ce qui arrive aux bêtes bientôt arrive à l'homme. Toutes les choses sont reliées entre elles. "

" Vous devez apprendre à vos enfants que la terre sous leurs pieds n'est autre que la cendre de nos ancêtres. Ainsi, ils respecteront la terre. Dites-leur aussi que la terre est riche de la vie de nos proches. Apprenez à vos enfants ce que nous avons appris aux nôtres : que la terre est notre mère et que tout ce qui arrive à la terre arrive aux enfants de la terre. Si les hommes crachent sur la terre, c'est sur eux-mêmes qu'ils crachent. Ceci nous le savons : la terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la terre. Ceci nous le savons : toutes les choses sont reliées entre elles comme le sang est le lien entre les membres d'une même famille. Toutes les choses sont reliées entre elles... "

" Mais, pendant que nous périssons, vous allez briller, illuminés par la force de Dieu qui vous a conduits sur cette terre et qui, dans un but spécial, vous a permis de dominer le Peau-Rouge. Cette destinée est mystérieuse pour nous. Nous ne comprenons pas pourquoi les bisons sont tous massacrés, pourquoi les chevaux sauvages sont domestiqués, ni pourquoi les lieux les plus secrets des forêts sont lourds de l'odeur des hommes, ni pourquoi encore la vue des belles collines est gardée par les fils qui parlent. Que sont devenus les fourrés profonds ? Ils ont disparu. Qu'est devenu le grand aigle ? Il a disparu aussi. C'est la fin de la vie et le commencement de la survivance. "

Document 2

Pensionnat indien, enfants autochtones dans un pensionnat de Fort Resolution, dans les Territoires du Nord-Ouest – BiblioArchives, LibraryArchives, Revue Histoire.fr
Les pensionnats indiens sont un moyen pour l'État fédéral américain de civiliser les Amérindiens à la société occidentale

Document 3

«En 1996, plus de 300 000 Indiens, représentés par leurs avocats, défrayèrent la chronique en poursuivant le pouvoir fédéral pour spoliation et en demandant une réparation financière contre les abus des lois de répartition des terres (Allotment Acts) des années 1880. En 1920, il ne restait en effet plus aux mains des Indiens que moins d'un tiers des terres de l'Indian territory (50 millions d'arpents contre 155 en 1887, soit moins de 25 millions d'hectares). Le Bureau des affaires indiennes (BIA), administration qui gérait depuis 1824 les droits spécifiques octroyés aux minorités indiennes américaines, avait contourné l'interdiction de vendre pendant vingt-cinq ans et permis ainsi l'atomisation de ces parcelles de terre aux mains des Américains. En 1996, les Indiens estimaient à plus de 10 milliards de dollars la somme qui leur était due suite à ces escroqueries. L'État central nomma alors un juge fédéral, Royce Lamberth, qui ne put que constater les abus et l'impossibilité d'envisager une réparation générale un siècle après. La « réparation », sauf dans quelques cas scandaleux, ne fut globalement envisagée que par Obama qui décida enfin de verser 3,4 milliards de dollars aux tribus en 2012. (...)
En 2010, les États-Unis, dans la foulée du Canada, furent tout de même le dernier pays au monde à ratifier la Déclaration des droits des Peuples indigènes aux Nations-Unies. Avec cette déclaration, l'ONU n'entend pas revenir sur ses définitions précédentes, mais propose d'offrir néanmoins une voie vers la reconnaissance de certains traumas et donc de répondre, même partiellement, à la demande politique d'une réparation. »
Source : «Du génocide « éprouvé » à l'ethnocide affirmé. Les Indiens d'Amérique aux confins des définitions », Mémoires en jeu , 11/04/2015

Document 4

« Au cours de son premier siècle d'existence, le gouvernement des États-Unis a signé plus de 350 traités avec les nations amérindiennes. Dans ces traités, pour la plupart négociés sous la contrainte, les peuples natifs cédaient leurs terres ancestrales au gouvernement contre la promesse de souveraineté sur les nouveaux territoires dans lesquels ils devaient s'établir. Cependant, à mesure que le colon blanc marchait sur l'Ouest américain, les États-Unis sont revenus sur leurs promesses et ont poussé les tribus natives dans des réserves de plus en plus petites. (...)
Sous couvert de l'assimilation des peuples amérindiens dans la société américaine, le gouvernement fédéral a mis fin au statut tribal d'une centaine de groupes et tribus, supprimé la protection dont bénéficiaient plusieurs centaines de milliers d'hectares de terres et tenté de relocaliser les Amérindiens des réserves vers les milieux urbains. Le Bureau des affaires indiennes, l'agence fédérale qui imposait les lois aux natifs sans leur consentement ni leur consultation depuis 1824, est devenu un symbole de haine et d'oppression.
En réaction à ces injustices, de jeunes Amérindiens se sont rassemblés sous la bannière du mouvement Red Power afin de réclamer la souveraineté qui était la leur. À l'aise avec les médias et galvanisés par les mouvements de protestation des années 1960, ils ont organisé des manifestations afin d'éveiller les consciences quant aux problèmes rencontrés par les natifs.
L'une des premières manifestations s'est déroulée sur l'île d'Alcatraz, dans la baie de San Francisco, où étaient autrefois retenus prisonniers des hommes de la tribu des Hopis et d'autres groupes amérindiens. En novembre 1969, une organisation se faisant appeler « Indians of All Tribes » s'est emparée de l'île et l'a proclamée centre culturel et spirituel au nom de tous les peuples amérindiens. L'occupation a pris fin en juin 1971 après la dissolution du groupe en raison de problèmes organisationnels, de conflits internes et de difficultés liées aux coupures d'eau et de courant ordonnées par le gouvernement américain. Même si les activistes n'ont pas eu leur île, ils ont servi d'inspiration à des groupes comme l'American Indian Movement (AIM) qui ont multiplié les manifestations par la suite. (...) Les protestations ont ensuite gagné le Dakota du Sud avec le siège de Wounded Knee pendant 71 jours à partir de février 1973. Située sur les terres de la réserve indienne de Pine Ridge, la ville a été le théâtre d'un massacre en 1890 au cours duquel les soldats de l'armée des États-Unis ont donné la mort à plus de 150 Amérindiens. (...)
La dernière manifestation majeure du mouvement, The Longest Walk de 1978, a vu les participants s'engager dans une marche de protestation spirituelle sur près de 5 000 km pour rallier une nouvelle fois la capitale, Washington. L'objectif de cette odyssée étalée sur cinq mois était d'attirer l'attention sur une série de lois fédérales qui menaçait à nouveau les droits à l'eau et à la terre des Amérindiens et supprimait leur accès aux services sociaux. Le président Jimmy Carter a refusé de rencontrer les activistes, mais le Congrès a retiré le projet de loi au profit de l'American Indian Religious Freedom Act de 1978 qui offrait une protection aux rituels amérindiens. (...)
La plus grande contribution de ce mouvement est sans aucun doute le sentiment de fierté dont transmis aux générations suivantes. Forts du nouvel éveil national des consciences sur les problèmes qui étaient les leurs et des investissements octroyés à la conservation de leur culture, les Amérindiens ont pu se saisir en grande partie de la souveraineté qui leur était refusée depuis si longtemps. Pour Bruce Johansen, professeur d'études des sociétés amérindiennes au sein de l'université du Nebraska à Omaha et auteur du livre Encyclopedia of the American Indian Movement, cette période était « un voyage de découverte et de réappropriation culturelle. »

Erin Blakemore, Red Power, le combat des Amérindiens contre l'oppression, nationalgeographic, 26 nov. 2020

Document 5
« Le fait est que (...) le désir d'explorer leur « vrai » passé et de raconter leur version de leur histoire, de les documenter et de les interpréter pour les générations présentes et futures, fut sans doute la motivation première des Indiens pour ériger des musées. (...)
Un bon exemple est le Navajo Nation Museum and Cultural Center, ouvert en 1998 à Window Rock, capitale de la Réserve navajo dans l'Arizona. Son architecture moderne utilise des matériaux naturels de bois, de briques et de verre, et sa forme est celle d'un vaste hogan (maison traditionnelle des Navajos) qui signale l'indianité combative de la structure, et qui rend visible la stratégie identitaire de la tribu. Sur le sol du hall d'entrée, ouvert à l'Est, les quatre

cercles symbolisent les croyances navajos (Diné Belief) et les quatre montagnes sacrées, avec, en son centre, un rond de sable représentant la Terre-Mère. Sa « mission statement », affichée dans l'entrée, indique sa fonction :
Texte affiché dans le hall d'entrée du Centre. « The Four Corners » est un lieu géographique, marqué d'un poteau, où il est possible d'avoir les pieds dans quatre États à la fois : Utah, Colorado, Arizona et Nouveau-Mexique.
La mission du Navajo Nation Museum est d'être une passerelle entre le passé, le présent et le futur des Navajos (Diné) de la région des Four Corners par des expositions et des programmes centrés sur la culture et l'histoire des Navajos. »
Gérard Selbach, « Les musées amérindiens : des lieux de mémoire ou d'anti-mémoire ? », Revue LISA/LISA e-journal, Vol. II - n°4 | 2004, 119-138.

Document 6 Stèle commémorant le massacre de Ywahoo Falls (source : northerncherokeenation)

Yahoo Falls, Comté de McCreary, Kentucky
Un lieu sacré où de nombreux indiens, femmes et enfants, qui ne connaissaient pas le mal, furent massacrés par des combattants indiens* le 10 août 1810.
Souvenons-nous d'eux, avec une larme de Cherokee.
A la mémoire aimée du chef Cherokee Red Bird

*Le massacre a été commis par un contingent de soldats et miliciens appuyé par des « combattants indiens » (non identifiés par les sources)

Document 7

« Les Grandes Plaines connaissent de multiples affrontements durant plus de dix ans (de 1864 à 1876). Les Indiens finissent par être vaincus. Pourtant, le déséquilibre des forces est alors tel entre eux et les Blancs qu'il reste étonnant qu'ils aient pu résister aussi longtemps. En fait, certains des facteurs (démographie, technologie, transport) qui semblent promettre une victoire rapide aux colons et aux soldats américains sont neutralisés par d'autres qui avantagent les Indiens : la taille des Plaines qui rend difficile la localisation de leurs positions, la culture guerrière que les jeunes Indiens ont depuis leur naissance, la stratégie de guérilla qui déstabilise une armée américaine formée aux conceptions européennes du combat. (...) Les guerres ont détruit l'ultime capacité de résistance des tribus des Plaines autrefois puissantes. Le dernier acte est joué avec la reddition, en 1886, de Geronimo.»
Pierre Mélandri, La spoliation des terres indiennes aux États-Unis au XIXe siècle, in Terres promises, Editions de La Sorbonne, 2010

Document 8 La pendaison de Mankato (1862) Source :Library of Congress

En représailles de la Guerre du Dakota de 1862, 303 Dakota (Sioux) sont condamnés à mort. Devant 4,000 spectateurs, 38 sont exécutés le 26 décembre 1862 dans ce qui demeure la plus grande exécution de masse aux États-Unis.

Document 9 : Patrimoine amérindien : des objets retirés et des vitrines recouvertes dans les musées américains

Une réforme de la législation fédérale sur la protection du patrimoine amérindien, oblige les établissements à recueillir l'accord des tribus concernées pour exposer leur patrimoine. Le texte a de nombreuses répercussions dans les musées des États-Unis. Le Muséum d'histoire naturelle de New York a retiré l'intégralité de sa collection.

« C'est le débat qui monte dans les musées et établissements culturels américains. En cause, un ajustement, entré en vigueur le 6 décembre 2023, du Native American Graves Protection and Repatriation Act (Nagpra), la législation fédérale sur la protection du patrimoine amérindien, qui prévoit de nouvelles règles vis-à-vis de l'exposition des objets appartenants aux tribus autochtones.
« Selon la nouvelle définition de leur mission, les musées ne pourront plus exposer aucun objet ayant une grande importance culturelle (en plus des objets funéraires) ni mener des recherches à ce sujet sans le consentement du peuple autochtone concerné », résume The Boston Globe. Les musées auront également jusqu'au 10 janvier 2029 pour restituer aux tribus qui en font la demande les restes humains et les objets liés aux cérémonies funéraires.
Une réforme forte qui apparaît comme "le signal que l'heure de la prise en compte de la culture autochtone par les musées américains a enfin sonné", commente le quotidien de Boston. »
Etienne Bianchi, Courrier international, 6 février 2024

Comment qualifier les violences commises à l'encontre des tribus indiennes ? Débat autour du vocabulaire à employer : crimes de masse ? Génocide ? Ethnocide ?

Deux liens pour construire l'argumentation :

Article Génocide de peuples autochtones - Wikipédia

Frédéric Dorel La thèse du « génocide indien » : guerre de position entre science et mémoire